

Jean Louis Schefer

De quel tremblement de terre...

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Et comme s'il se fût agi d'un remède ou de la transmission d'une maladie électrique, tels ces ébranlements auxquels on courait par curiosité, par entraînement de mode ou en réalité par l'effet d'une accumulation de fièvre dans les cercles d'inquiétude et d'angoisse qui avaient touché la société à la fin de l'Ancien Régime où toute la nervosité se manifestait par des décharges nerveuses dans la peur du vide à venir, où s'éprouvait dans tout un système de passions énervées la mort du dieu qui avait régné depuis des siècles sur l'histoire du monde et qui entraînait comme un surcroît d'angoisse légère ce peuple pascalien à vivre par degrés sans cesse

croissants la fin de son histoire, où chacun traitait son corps avec le dernier humour comme le membre moribond et presque exténué d'imagination d'un organisme social en qui les rêves d'avenir et de renouveau étaient déjà morts, épuisés dans le ridicule des dernières bergeries ou comme Orphée, joué alors au théâtre, désespérant de retrouver Eurydice, parce que si ces rêves étaient déjà épuisés on trouvait remède à leur affaiblissement en s'enchaînant pour des secousses salutaires au baquet du magnétiseur. Il avait donc, de la même manière, fallu que la foudre fût tombée à mes pieds et que le sol se fût littéralement ouvert, la terre fissurée, que les maisons se fussent écroulées et, comme le diable boiteux soulevait les toits, que fût révélé au grand jour le meuble estropié, le bibelot fissuré, les tapisseries pendantes sur le vide de la vie ordinaire, la poussière suspendue des briques amoncelées, la ferraille tordue, et que nous eussions tremblé sous la lueur du phosphore, prié à genoux dans des caves, que des

trains, les uns après les autres, eussent séparé les vivants et les morts pour qu'après une série d'ébranlements devenus comme un régime et une gymnastique ordinaires qui ont dû certainement faire de notre esprit une sorte d'oscillomètre, un autre visage apparût et si nouveau qu'il ne ressemblerait presque plus à ceux que j'avais vus exprimer la peur, des chagrins, des dépités, des rages mesquines, une gaieté sans raison dont l'excès d'expression me choquait et me faisait souffrir par cette faute de peinture où disparaissait ce que j'imaginai dans cette enfance comme l'objet du respect dû au silence de l'âme et la douceur d'expression qu'il commandait; un visage, c'est-à-dire la personne même que je ne pourrais sans doute jamais voir puisque le sol s'était ouvert sous mes pieds et la foudre tombée dans la rue où je marchais un instant plus tôt.

Déjà, frères et sœurs, nous imaginions le bonheur continué d'un cercle étroit dont l'humour et les mille complicités formaient les

frontières et les limites de verre nous protégeant des heurts les plus violents et de toute la brutalité du monde. Ces mêmes règles de vie qui avaient le pouvoir de nous unir, les mêmes lois d'apprentissage qui devaient nous garantir de tout contact avec la réalité, tout cela cependant commençait à nous séparer les uns des autres puisque je ne pouvais plus imaginer ni le monde ni le temps comme mes proches, que cette différence n'était pas une opinion mais sans doute une première passion et la certitude où j'étais que le monde avait disparu et que celui pour lequel on nous éduquait, dont l'école devait préparer l'entrée, était non un monde reconstruit mais un monde de remplacement où, de proche en proche, objets, langage, allures, œuvres, passions et poésies se trouvaient déjà estampillés d'une étiquette indiquant une date de péremption et dont l'addition finirait par ressembler à l'esquisse d'un tableau d'apocalypse plus terrible encore que ceux rêvés pendant des siècles et peints par la terreur pénitente du

christianisme parce que, cette fois-ci, le dieu de l'humanité était réellement mort.

J'imaginai que la nature devait pourtant respirer encore. J'avais senti l'effet du vent d'origine indevinable, le souffle brusque accompagné du gémissement humain des grands arbres dont les troncs se frottaient en grinçant comme des portes, et la pluie des feuilles, des petites branches, les oiseaux faibles jetés du nid, la pluie griffante, les toiles d'araignée bombées comme les voiles de navires et partout des mugissements de bêtes invisibles, les heures de pluie retenues par les feuilles qui longtemps encore continuent, après le passage de cette nuit furieuse, de perler l'air d'un bruit très léger aux premiers cris jetés par des oiseaux et que semble annoncer de nouveau, comme rebâtissant un théâtre, le dessin des colonnes de lumière, épaisses, denses, qui traversent comme du verre des couches de feuillage pour animer les mares brusquement formées sur le sable et la terre bordée de lentes fougères, seul

parfum, âcre, dur, violent dont je pensais qu'il avait été le parfum de la préhistoire.

À vrai dire, parfum respiré encore dans les livres anciens qui font – comme les pommes pourrissant dans le tiroir de Schiller – toute mon ivresse la plus secrète et que je respirais déjà comme l'on eût pris autrefois un opium, avec la conviction que c'était bien l'odeur des siècles, des pays, des nuits d'étude sous la lampe qui s'était chimiquement préservée, que je pouvais à volonté priser, avec parfois la découverte entre les pages d'une rature d'encre brune, de notes marginales d'un lecteur ancien et de quelques brins de tabac noir incrustés dans l'épais papier d'un Plutarque du XVI^e siècle ou les signatures en bouclettes datant la propriété d'un volume de Vossius dans lequel il m'arrive encore de respirer des parfums alors que je crois lire.

De ce tremblement dont nous imaginions qu'il nous avait réellement mis au monde, je devinais que les maisons étaient désormais des écrans de papier à l'abri desquels nous saurions

écrire, dessiner et laisser traîner le pinceau de l'aquarelle. Plus rien désormais ne devait être solide ni aucun corps survivre à la perpétuelle mort du Christ qui a fait tout le poème de notre enfance.

Soigneuse éducation qui devait alternativement nous enseigner la charité et le mépris et dont le modèle devait être déposé quelque part dans un roman russe ou dans une variante non publiée du *Cabinet des Antiques* de Balzac, à la trame duquel aurait été ajouté un catalogue de détails comptant l'électricité, le téléphone et, ici et là, une automobile. Les caractères cependant, tics, physionomies, disgrâces de salon, étaient restés identiques et continuaient quelque chose enfin qui ressemblait à de la tenue, à un air de famille où chacun selon son talent ou les travers de son caractère savait pimenter l'ordinaire feutré et la monotonie théâtrale des mardis de tante Valentine, où manquaient cependant la plupart des grands hommes d'autrefois, par des mots, des portraits,

des assassinats à l'aide de pointes et la toujours fatale flèche du Parthe habituellement décochée à l'aide de quelques imparfaits du subjonctif. Je voyais bien que l'imparfait du subjonctif devait être un poison aussi mortel que le curare dont les Indiens d'Amérique enduisaient leurs flèches. Et qu'il était, du moins, aussi dangereux à manier.

Tout le talent que je n'oserais dire social était encore employé à jouer un rôle, « mais tout à fait entre nous, n'est-ce pas », dans une espèce de comédie dont le sujet était, dans la certitude que le monde finissait, le théâtre domestique de ses dernières représentations, sans qu'il s'y manifestât le moindre regret mais simplement la jouissance d'un emploi, celui des derniers seigneurs. C'est peut-être ainsi que les voix, le ton mis à l'extraordinaire prononciation des dentales évidemment détachées et pourvues comme les marteaux d'un piano de patins de feutre, atteignaient le comble de leur effet dramatique. Et peut-être ces voix, policées,

fragiles, à leur dernier degré chevrotantes, étaient-elles émanées de la surface d'un monde qui était lui-même flottant, aéré et presque translucide, aminci comme une dentelle. Le degré presque inférieur de ce théâtre nous était donné en représentation dans les bruyantes séances de Guignol au jardin du Luxembourg. Portraits, caricatures, mais cela venait trop tard, la terre s'était déjà ouverte, nous avions entendu les bottes sur le pavé, vu passer des convois, connu la peur, bégayé nos premières leçons dans l'effroi d'une catastrophe dont je n'ai jamais su si elle était ancienne ou nouvelle, un retour d'apocalypse ou les douleurs dont devait sortir un monde nouveau.

Figures énigmatiques de l'enfance parlant un langage aujourd'hui disparu et qui ont fait tout notre premier travail d'imitation et peut-être même le bonheur secret d'un décalage tel que la réalité s'en est toujours trouvée discréditée. Étranges et douces figures, sévères, hautaines, science d'humour des castes et qui

tournent encore comme les couples de bergers en biscuits de Saxe sur des boîtes à musique.

Cannes, chapeaux, voilettes, j'entends ces voix extraordinairement polies et vois la chorégraphie des gestes courbes.

Longtemps je n'ai rien su de cette Prusse dont nous étions originaires et n'ai pu l'imaginer qu'aux noms des domaines fabuleux que nous avons quittés quelques siècles plus tôt, à des songeries de cartes, aux images des plaines mornes, de tourbières, de forêts d'arbres géants, à la neige et à la boue, aux attelages à troïka, à l'ambre, l'or de la Prusse, aux paysans slaves, petites villes, redingotes boutonnées jusqu'au menton, langueur d'Effi Briest, à l'inévitable service dans la cavalerie, au Rittmeister dans son château humide, Klein Gablik, au bord d'un lac. Les moustiques, la politesse rhumatismale, les deux seules saisons.

Fougères, parfums retenus dans la forêt primitive, souffle frais dont le sucre léger masque l'acidité.